



C'est ton papa qui est concierge de la maison ? (pag. 206.)

servi le déjeuner; je tombais de faiblesse. Je me mis à table, servie par Gertrude seulement; car, dès que nos gardiens avaient déposé nos repas, ils se retiraient. Mais tout à coup, en brisant mon pain, je mis à jour un petit billet.

Je l'ouvris précipitamment; il contenait cette seule ligne :

— Un ami veille sur vous. Demain vous aurez de ses nouvelles et de celles de votre père.

— La suite au prochain numéro. —

## LES PURITAINS DE PARIS

PAR

**PAUL BOCAGE**

(Suite.)

M. Métral reprit au bout d'un moment

— Vous me direz peut-être aussi dans quel but je désire vous faire opérer une visite au domicile de M. de Gèvres.

— Si cela peut vous faire plaisir, certainement que je vous le dirai, monsieur le comte.

— Dites.

— Vous avez pris à madame la comtesse votre femme le plus de lettres que vous avez pu, et, sauf le respect que je vous dois, vous avez bien fait, je n'aurais pas agi différemment en pareille conjoncture. Or, présentement, la pensée vous est venue que si le procureur du roi ou le juge d'instruction allait faire une visite domiciliaire chez le marquis de Gèvres, il ne se priverait pas de lire les épîtres adressées à ce gentilhomme par madame la comtesse votre femme. Si je me trompe, dites-le-moi, monsieur le comte, pour éviter une perte de temps.

— Vous êtes doué d'une perspicacité merveilleuse.

— Merci, monsieur le comte. Or, une fois imbu de cette pensée que d'autres que vous pouvaient trouver les lettres de madame la comtesse, vous vous êtes tout naturellement pénétré de cette autre pensée, qu'il valait mieux trouver les lettres vous-même que de les laisser trouver aux autres... Je vous répète, monsieur le comte, que si je me trompe, vous n'avez qu'un signe à me faire.

— Continuez, mon cher monsieur Fragon, dit le banquier.

— Une fois en proie à ce désir de retrouver les lettres de madame la comtesse, une troisième pensée a germé dans votre cerveau. Vous avez vu bien vite que vous ne pouviez pas vous-même, personnellement, pour plusieurs causes qu'il est inutile de mentionner, vous rendre maître de ce trésor épistolaire, et vous vous êtes dit : « Eh quoi ! j'ai à mes côtés un galant homme, dévoué comme les dévoués antiques; je n'ai qu'à étendre la main et il va se lever, je n'ai qu'à prononcer son nom et il va accourir.

« Eh bien, cet homme ne se lèvera pas pour moi; cet homme, je ne le ferai pas accourir.

« J'irai le trouver franchement, simplement, sans façon et je lui dirai :

« — Cher monsieur Fragon, vous plaît-il de me faire parvenir, dans le plus bref délai, les épîtres de madame la comtesse. »

Voilà ce que vous vous êtes dit, sans aucun doute; mais, pour la troisième fois, monsieur le comte, je vous en supplie, si je me suis trompé, dites-le-moi.

— Mon cher monsieur Fragon, dit le banquier en regardant le cafetier de Montrouge avec admiration, vous êtes un des hommes les plus extraordinaires que j'aie jamais rencontrés; vous rendriez des points à nos plus célèbres diplomates !

— Je ne me suis donc pas trompé ? dit Fragon en souriant.

— Vous le savez mieux que moi.

— De façon (pour ne pas vous faire répéter votre proposition) que votre plus cher désir, en ce moment, est d'entrer en possession des lettres de madame la comtesse votre femme.

— Oui, cher monsieur Fragon, dit vivement M. Métral. Quant à ma reconnaissance, je n'ai pas besoin de vous dire quelles en seront les preuves.

— Ne parlons pas de cela, je vous en supplie, monsieur le comte. Vous m'accablez littéralement sous le poids de vos bienfaits. Parlons plutôt du mode d'exécution.

— Je vous l'ai dit, mon cher monsieur Fragon, j'ai trouvé chez la comtesse la clef de la porte d'entrée.

— Vous me l'avez dit, c'est vrai, monsieur le comte; mais une clef, fût-ce une clef d'or et de diamants, ne suffit pas pour entrer dans une maison.

— Que voulez-vous dire, cher monsieur Fragon ?

— Une maison est gardée par un portier; un appartement est gardé par un domestique ou une bonne; de façon, comme j'avais l'honneur de vous le dire, que la clef, fût-elle d'or ou d'argent, ne sert qu'incidemment à entrer dans la maison.

— M. Gaston de Gèvres a pour le servir un domestique et une cuisinière.

— C'est un renseignement. Il est désagréable, mais il est utile. Ce qui prouve en passant, monsieur le comte, qu'il n'y a pas que l'agréable qui se joigne à l'utile. Donc, nous avons affaire à une cuisinière et à un domestique ?

— Oui.

— De quel âge, monsieur le comte ?

— La cuisinière, vieille; le domestique, d'un âge moyen, trente ans peut-être.

— C'est vingt ans de plus, ou vingt ans de moins qu'il me faudrait. De ce côté-là, il y aura résistance, monsieur le comte.

— Non, dit le banquier.

— Vous m'étonnez, monsieur le comte.

— J'ai prévu tout, à peu près.